

Les Cahiers des dix



Philippe Sylvain et nous

Pierre Savard, S.R.C.

Numéro 49, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015611ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015611ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Savard, P. (1994). Philippe Sylvain et nous. *Les Cahiers des dix*, (49), 8–19.
<https://doi.org/10.7202/1015611ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté, 1994

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Philippe Sylvain (1915-1993)

Philippe Sylvain et nous

Par PIERRE SAVARD, s.r.c.

On pouvait compter sur les doigts des deux mains les étudiants et étudiantes à la licence ès lettres en histoire de la Faculté des lettres de l'Université Laval à la fin des années 1950. Dans *Mémoires d'un autre siècle*, Marcel Trudel a su rendre de façon inoubliable l'atmosphère de la Faculté et de son Institut d'histoire en ces années où les soutanes et autres costumes de religieux et religieuses l'emportaient sur les *blazers* d'étudiants et les tailleurs d'étudiantes. Nos maîtres d'alors encadraient affectueusement une poignée d'étudiants. Le Directeur de l'Institut, Marcel Trudel, dirigeait à peu près toutes les thèses et les mémoires. Ses cours limpides et ses ouvrages copieux qui se fondaient sur des recherches fouillées en faisaient déjà un personnage de chercheur-professeur légendaire. Sa critique historique décapante enchantait les jeunes que nous étions au temps d'un discours historico-patriotique qui jurait avec la société ambiante alors en pleine modernisation. Claude Galarneau, encore envoûté par ses études lyonnaises et parisiennes, évoquait, avec son élégance naturelle, l'école des *Annales* alors que ce courant était loin de connaître l'hégémonie qu'il exercera plus tard dans l'hexagone. Frais émoulu de l'École pratique des hautes études de Paris, Jean Hamelin s'attaquait avec détermination à récrire l'histoire politique du Québec, tout en ouvrant des voies fécondes en histoire économique-sociale, voies dans lesquelles ses disciples s'engageront. Richard Pattee, mêlant l'expérience à la recherche, nous entraînait dans les méandres de l'histoire contemporaine de l'Europe et de l'Amérique latine. Jean Bernier se

montrait d'une obligeance sans bornes lorsqu'il s'agissait de nous initier à l'histoire de Rome. Gaston Dulong assurait l'enseignement du moyen âge, qu'il connaissait par le biais de la linguistique, en attendant l'arrivée du premier historien médiéviste en titre. Jean-Charles Bonenfant, humaniste avant tout, nous racontait l'évolution du statut international du Canada. Des professeurs français comme André Latreille, Régine Pernoud, Edmond-René Labande ou André Labarrère venaient, à l'occasion de leurs séjours, élargir nos horizons. Nous connaissions tous de réputation et par ses premiers écrits percutants Fernand Ouellet qui enseignait l'histoire à l'École de commerce. Sur la Faculté, veillait le doyen Maurice Lebel. Attentif à ses étudiants et à ses professeurs, prompt à encourager les uns et les autres, il savait, avec le recteur Mgr Alphonse-Marie Parent, trouver réponse à bien des besoins en ces temps de moyens limités.

C'est dans ce petit monde d'autrefois (*Piccolo mondo antico* selon un classique de la littérature d'Italie) qu'un nouveau professeur apparut à l'automne de 1958. L'histoire religieuse du 19^e siècle européen avait été ajoutée au programme. L'idée n'était pas mauvaise en un monde où la religion avait occupé tant de place et où l'Église était encore omniprésente. L'étude de l'histoire pouvait nous fournir des clefs pour le présent. Quant au nouveau professeur, il nous était tout à fait inconnu. C'était un Frère des Écoles chrétiennes, espèce peu répandue dans la pourtant catholique Université Laval. En effet, par leurs constitutions confirmées par la pratique, les frères étaient confinés à l'enseignement primaire. Ils avaient bien pu, au cours du temps, bâtir des maisons d'enseignement secondaire réputées, comme le Mont Saint-Louis de Montréal et l'Académie commerciale de Québec, mais peu d'entre eux avaient accédé au palier universitaire, chasse gardée des prêtres et des professionnels du droit, de la médecine et du génie. Une exception confirmait la règle, soit l'École de commerce de l'Université Laval, où des frères bien préparés enseignaient les Sciences commerciales. À la Faculté des lettres, il y avait bien

le brillant Clément Lockquell, mais c'était, tant dans sa communauté qu'à la faculté, un accident de l'histoire ou à tout le moins un être singulier.

Philippe Sylvain, le nouveau venu, était titulaire de la classe de Rhétorique à l'Académie de Québec. C'était inusité de voir ainsi tomber du ciel, même à titre de professeur à la leçon, un enseignant du secondaire. D'ailleurs, il venait enseigner à la dernière heure de l'après-midi, c'est-à-dire 17 heures, sa journée passée auprès de ses rhétoriciens.

Dès son premier cours, Sylvain nous conquiert par ses qualités de chercheur et d'enseignant. Sa familiarité avec les sources et avec les travaux portant sur le 19^e siècle politico-religieux en France, en Italie, aux États-Unis et au Canada français nous laissait pantois. Des années de pratique du métier en faisaient un communicateur limpide. Rédigés à la virgule près, ses cours étaient coulés dans une langue élégante où perçait parfois quelque effet littéraire. Reffet de la lecture assidue de ses maîtres à écrire du 19^e et du 20^e siècle? Les leçons de Sylvain respiraient le grand large tant européen qu'américain. Ce qui ne pourrait qu'enchanter des étudiants qui, sans trop de problèmes d'identité, étaient assoiffés de bouffer un autre air que celui des bien-pensants d'ici. Bien vite, nous allions découvrir que Sylvain était bardé de diplômes, docteur de l'Université de la Sorbonne depuis 1954, et auteur d'un livre et d'articles qui faisaient autorité.

Dès lors, des étudiants critiques et curieux de nos racines catholiques et conservatrices éliront Sylvain comme mentor: Noël Bélanger, Maurice Carrier, Jean-Roch Rioux, René Hardy, Benoît Bernier, Serge Gagnon et Nive Voisine pour n'en nommer que quelques-uns. De retour de Lyon où j'avais préparé un diplôme d'études supérieures sur l'histoire religieuse de la métropole des Gaules, je me précipitai, pour ma part, chez Sylvain pour le presser de diriger une thèse de doctorat dès l'été de 1961. Un peu par sens du devoir, il accepta de se lancer dans cette aventure, nouvelle pour lui, non sans me rappeler avec humour qu'au début des années 1940, Mgr Camille Roy,

recteur de Laval, l'avait dissuadé de préparer un doctorat, arguant que notre milieu n'était pas encore assez évolué pour ce niveau d'études ! Commença alors un commerce intellectuel qui se prolongea bien au-delà de la thèse rédigée à l'automne de 1963, commerce nourri de rencontres et d'une correspondance d'une trentaine d'années.

Mon éloignement de Québec et ses séjours de recherche en France, me valurent d'échanger de façon épistolaire avec Sylvain entre nos retrouvailles toujours empreintes de la générosité chaleureuse du maître, devenu au fil des ans le collègue et l'ami. Je relis ses lettres rédigées avec autant de goût que riches d'information et de jugement. L'homme s'y révèle sans détours. Lors d'un séjour à Paris au printemps de 1966, il revit les belles heures de sa vie de chercheur des années 1950 : « J'ai repris le chemin de la Nationale. Les employés sont les mêmes aux mêmes places qu'en 1959 ! Seulement les chevelures sont moins noires ! »... Le croyant qu'il est rentre d'un voyage en Terre Sainte « inoubliable » en août 1966. Une carte postale que je lui ai adressé à la fin de 1971, montrant le château de Lacombe près de Grenoble où décéda Mgr Dupanloup, « suit la route de [son] fichier, au nom Dupanloup », selon les mœurs intellectuelles rigoureuses du chercheur qui fait son miel de tout. Me sachant à la Bibliothèque Nationale, il [m]'envie un peu d'avoir la chance de travailler en toute sérénité et de hanter ces lieux où, pendant quatre ans, [il a] passé des heures émerveillées ».

L'agitation étudiante de ces années ennuie le chercheur pacifique qu'il est. S'il a servi trois ans, par sens du devoir, comme directeur de l'Institut d'histoire en des temps agités, s'il fait montre de solidarité exemplaire lors des mouvements de grève des professeurs lavallois, il n'en déplore pas moins la fermeture de la Bibliothèque générale pendant des mois à la fin de 1976 à cause d'une « grève longue et calamiteuse ». Son humeur pourtant égale connaît, à l'occasion, des sautes alors que Secrétaire des Dix, il dénonce un retardataire à rendre son article : « comédie exaspérante », s'écrit-il. Une autre fois, il

dénonce la plagiaire d'un article à lui «qui ne sait même pas copier avec exactitude»! Avec conscience, il lit tout ce qu'on lui envoie. Il sait apprécier les points forts mais la moindre inexactitude n'échappe pas à son œil exercé et à sa familiarité du sujet.

Sylvain est un lecteur impénitent. En 1985, à la retraite, il est pressé par des amis de continuer de publier. «Et pourtant, m'écrit-il, que de lectures il me reste à faire! Je me souviens du propos de [Jean-Charles] Bonenfant: il aspirait à la retraite pour enfin lire à tête reposée, pour son plaisir, non précipitamment en vue de telle ou telle tâche plus ou moins commandée! Ce plaisir, je voudrais une bonne fois me le donner, surtout un volume de la «Pléiade» à la main. Je vous l'ai peut-être dit, pour moi, le bonheur parfait sur terre, c'est d'être *in angulo cum libello!* [dans un coin avec un livre].» Il avait commencé par dévorer les bibliothèques de frères des années 1930, où il avait découvert Louis Veillot. Le professeur de rhétorique se familiarisa plus tard avec d'autres maîtres de la prose du 19^e siècle: il connaissait admirablement Sainte-Beuve. Fier de son ascendance berrichonne du 17^e siècle, il sera un lecteur de George Sand. Sylvain considère que ce sont ses «romans rustiques» qui constituent son plus grand apport à la littérature française. Pour lui, il est «illusoire de vouloir ranger George Sand dans le camp féministe» et il se qualifie de «dévot quoique critique» de la dame de Nohant. Il a fait le pèlerinage au pays de Sand comme il fera plus tard celui de Colombey pour se recueillir sur la tombe de de Gaulle qu'il vénère comme auteur autant que comme homme. Parmi les autres écrivains qu'il lit *omnia opera*, citons Julien Green dont il suit l'itinéraire d'intellectuel catholique. À la retraite, Sylvain se replonge dans Jean-Jacques Rousseau puis dans Voltaire. De son aveu, il a mis six mois à dépouiller la correspondance du patriarche de Ferney, une plume à la main. Il laisse sur sa table de travail un article prêt à rédiger sur un sujet qui a fait couler bien de l'encre sans jamais avoir été sérieusement traité: Voltaire et le

Canada. (Rappelons ici que c'est l'influence de Voltaire que Marcel Trudel a, pour sa part, étudié).

Le chercheur scrupuleux qu'il est se révèle par bien des petits gestes. À l'occasion du deuxième centenaire de la Révolution française, j'évoquais devant lui le récit de Veillot: «Le dernier moine de Saint-Aubin» dont j'avais bien oublié la source. Sylvain me mentionne alors les *Pélerinages en Suisse*. Deux jours plus tard, de retour à Ottawa, je reçois un mot: «Me pardonnez-vous de vous avoir induit en erreur? [...] Après vérification, ce conte se trouve dans *Cà et là*, pp: 483-485 du tome VIII des *Œuvres complètes*, Lethiellieux. Ma conscience est libérée!» conclut-il. Ce savant cherchait toujours à apprendre. À la lecture d'un de mes articles sur un personnage secondaire, il m'écrivit: «Vous éclairez efficacement ma lanterne» sur «un homme qui, jusqu'ici pour moi, n'était qu'une ombre plus ou moins évanescence».

La France et l'Italie furent pour Sylvain de grandes fenêtres ouvertes sur le monde. Et ce, en un temps où voyages et séjours en Europe étaient encore le lot d'un *happy few*. La moindre occasion lui faisait évoquer les beaux moments de sa vie intellectuelle à Paris ou à Rome. Sur Paris qu'il avait parcouru en tous sens et dont il se sentait quasiment plus familier que de sa ville de Québec, il a laissé des lignes émues dans ses textes de la Société Royale cités plus bas. En 1952-1953, c'est Rome qu'il a exploré «chaque semaine, après un docte exposé par le Belge érudit sur le secteur que nous devions visiter». Ici comme ailleurs, tout se faisait chez lui avec méthode...

À l'endroit de la République du Sud, il entretenait des sentiments mélangés où dominaient l'admiration et la confiance, à l'instar de ses chers libéraux français du 19^e siècle. Dans un article au *Devoir* du 14 septembre 1979, il défend le président Carter qui «sut exprimer, en un moment de crise, ce qu'il y a de fondamentalement irréductible dans l'âme et la démocratie américaine» c'est-à-dire la religion dont Tocqueville disait qu'elle constituait «le soutien idéal de la citoyenneté.»

L'auteur de la *Démocratie en Amérique*, se plaît à citer Sylvain, a vu en France «l'esprit de religion et l'esprit de liberté marcher presque toujours en sens contraire», alors qu'il les avait trouvés en Amérique «intimement liés l'un à l'autre: ils régnaient ensemble sur le même sol.» On touche ici à la pensée profonde de Sylvain: réconcilier liberté et religion. Et on comprend mieux la puissante attraction de son enseignement universitaire à la fin des années 1950 et durant la Révolution Tranquille auprès de clercs et de laïcs qui vivaient dans un monde où ce binôme était sérieusement remis en question.

Sylvain restera d'ailleurs un libéral catholique irréductible. Ses travaux ont contribué puissamment à faire passer l'historiographie religieuse d'une perspective quelque peu ultramontaine à une autre, plus libérale. Encore en 1991, il déplore que la plupart des esprits chez nous, au milieu du 19^e siècle, n'aient pas vu que la fin du pouvoir temporel des papes «ne pourrait qu'être bénéfique à l'Italie... et à l'Église»! Il fustige «l'aveuglement d'un [Mgr] Bourget et de ses acolytes, dont les œillères ultramontaines leur cachaient même les défauts les plus évidents du système pontifical. Comme Dessaulles voyait plus clair!» soupire-t-il.

Philippe Sylvain était fait pour être des Dix: érudition sans faille; belle culture générale; écriture élégante; convivialité de bon aloi; et, par-dessus tout, passion pour le passé «vivant». En 1967, les Dix élisent à l'unanimité ce savant authentique. C'est l'époque des Malchelosse, des Rousseau, des Marion, des Séguin (Robert-Lionel), des Audet (Louis-Philippe), des Bonenfant, des Yon, des Lacourcière. Comme il aimait évoquer les déjeuners d'alors! De 1967 à 1983, Sylvain publie son article bon an, mal an sauf pendant les interruptions des *Cahiers*. La douzaine d'articles fouillés qu'il donne constituent des études incontournables sur les origines de l'Université Laval ou sur certains des protagonistes de l'ultramontanisme québécois. Malchelosse, sentant sa fin prochaine et ayant pu éprouver la fidélité et l'attachement de Sylvain au groupe, lui confie en 1969 la tâche de Secrétaire des Dix.

Pendant une douzaine d'années, Sylvain s'acquitte de cette fonction avec dévouement. Le groupe connaît des passes difficiles à cause des problèmes de financement et de distribution des *Cahiers*. Ne paraîtront que trois *Cahiers* seulement en dix ans. Mais la qualité ne fléchit pas, même si le public se demande un peu ce que les Dix sont devenus. À la vérité, ils continuent de se retrouver pour deviser joyeusement de Clio. Sylvain y accueille des visages neufs au cours des années: le docteur Sylvio LeBlond, Dom Guy-M. Oury, le père Campeau, André Vachon, Benoît Lacroix, Claude Galarneau, Pierre Savard. En 1986, il démissionne de son poste de Secrétaire et de membre actif. Comme les membres à la retraite (dont le plus vénérable reste à ce jour Raymond Douville) Sylvain garde sa place à nos agapes fraternelles. Il y fait de temps en temps une apparition qui réjouit toujours ses amis. Malheureusement, la surdité qui affecte ses dernières années lui rend de plus en plus pénible les rencontres de groupe.

Philippe Sylvain se plaisait à se dire Beauceron, étant né à Saint-Elzéar de Beauce en 1915. Mais c'est à Saint-Jacques-de-Leeds, du côté des Bois-Francs, qu'il a grandi. Très tôt, il quitte la campagne, dont il gardera une nostalgie durable, pour le monde des Frères des Écoles chrétiennes à Québec. Il y fait de brillantes études couronnées de diplômes universitaires (licence ès sciences en 1940 et licence ès lettres en 1943). De son exposition aux sciences, il gardera l'habitude de la précision. Plus tard, on l'envoie à Paris préparer un doctorat d'Université en Sorbonne. Il y travaille avec Charles Pouthas, maître des études politico-religieuses dans la première moitié du 19^e siècle français. Sylvain obtient le doctorat en 1954 en un temps où les diplômés canadiens de ce niveau sont rarissimes. Avant et après son séjour européen, Sylvain enseigne à l'école normale des frères puis à l'Académie de Québec.

Par des articles solidement documentés dans des revues savantes, Sylvain s'est fait connaître sur la question des échanges culturels entre les Deux Mondes. En 1955, il publie *La vie et l'œuvre de Henry de Courcy (1820-1861) premier historien*

de *l'Église catholique aux États-Unis*, où éclate son talent d'historien. Écrit dans une langue élégante, d'une érudition éblouissante, ouvrant de larges perspectives, bien au fait des travaux français et américains, l'ouvrage constitue l'une des rares grandes études historiques parues chez nous avant les années 1960. Dans la vallée du Saint-Laurent, son livre n'a pas trop d'échos même s'il fut couronné par un prix du Québec. Mais un hommage non négligeable lui est rendu par Daniel-Rops, alors au faîte de sa gloire d'historien général de l'Église : dans son tome sur le 19^e siècle, au chapitre du catholicisme américain, l'auteur de *l'Ère des Révolutions* s'inspire largement du Canadien. En 1963, Sylvain récidive avec *Alessandro Gavazzi (1809-1889), clerc, garibaldien, prédicant des deux mondes*. Ici c'est tout le monde grouillant du *Risorgimento* italien (et jusqu'à ses échos chez nous) qui ressuscite sous la plume de l'historien familier des archives et des études italiennes. Couronné par un nouveau prix littéraire du Québec, ce livre, qui porte sur un sujet «étranger», est peu lu chez nous. J'ai souvenance d'en avoir fait le compte rendu élogieux dans un journal de la ville de Québec. Quelque temps plus tard, le responsable d'une revue de l'année littéraire me pria de lui permettre de le reproduire, du fait qu'il n'arrivait pas à trouver un nouvel auteur de compte rendu. Ce qui en dit long sur le nombrilisme culturel de l'époque.

C'est lorsque Sylvain passa à l'enseignement universitaire et qu'il publia sur le Québec proprement dit que son nom dépassa le cercle étroit des spécialistes. Son article copieux et magistral de 1968 dans *Le Bouclier d'Achille: regards sur le Canada de l'ère victorienne* (dirigé par William L. Morton), intitulé «Libéralisme et ultramontanisme au Canada français : affrontement idéologique et doctrinal (1840-1865)» a inspiré bien des vocations d'historiens des idées et il reste une référence indispensable sur la question. Dans les *Cahiers des Dix* et le *Dictionnaire biographique du Canada*, il a signé des articles qui résument des fruits d'années de recherche et de réflexion. Nous n'avons ici qu'à citer son Bourget dans le *Dictionnaire*.

Il a aussi éclairé par ses articles les débuts de l'Université Laval, dont il projetait d'écrire l'histoire. Avec Nive Voisine, il a publié récemment le deuxième tome du 19^e siècle de l'*Histoire du catholicisme québécois*. L'historien des idées y fait en quelque sorte la synthèse des travaux sur la question: les siens y occupent, comme il se doit, une place capitale.

Pendant vingt ans, Sylvain a inspiré et dirigé des thèses sur l'histoire des idées chez nous. Un connaisseur comme Yvan Lamonde a pu justement dire, il y a une dizaine d'années: «Philippe Sylvain est à l'histoire des idées au Québec ce que Fernand Ouellet et Jean Hamelin sont à l'histoire socio-économique: des points tournants, des pionniers, des animateurs.»

Philippe Sylvain est décédé à l'été de 1993, sur le point de rédiger un article qui lui tenait à cœur, portant sur «Voltaire et le Canada». Il avait 78 ans. Il «attend la résurrection des morts» aux termes du credo de son enfance auquel il est resté fidèle, dans le cimetière paroissial de Saint-Jacques-de-Leeds, au milieu des collines verdoyantes des «Cantons de l'Est» comme on les appelait jadis.

Note documentaire

Lors du décès de Philippe Sylvain, Nive Voisine, professeur émérite de l'Université Laval et collègue historien de Sylvain, a publié un court éloge dans lequel tout est dit en peu de mots sur l'homme et l'œuvre. Ce texte a été reproduit dans *Au fil des événements*, périodique de l'Université Laval du 2 septembre 1993 (p. 10), et le *Bulletin de liaison* de la Société d'histoire de l'Église catholique (vol. 3, n^o 2, décembre 1993, p. 12). François De Lagrave, ancien étudiant de Sylvain, a publié dans la revue du Club de La Salle quelques pages chaleureuses qui font mieux connaître Sylvain dans l'intimité. Lors de la messe des funérailles, Roland Lachance, ami bien proche de Sylvain, a prononcé une homélie (inédite) qui témoigne de la foi profonde et robuste du disparu.

Philippe Sylvain n'était pas du genre à étaler sa vie. Il s'est cependant ouvert sur son parcours intellectuel dans «l'Itinéraire d'un historien» publié dans le collectif dirigé par Frances G. Halpenny, *The Written Word / Prestige de l'écrit* (La Société Royale du Canada, Ottawa, 1982, p. 45-52). Dans son discours de réception à la Société Royale le 30 octobre 1956, il a raconté une autre tranche de sa vie intellectuelle depuis le Québec des années 1940 jusqu'au Paris des années 1950. Ces pages constituent de

précieux témoignages sur la formation d'un professeur et chercheur de la génération des pionniers de la recherche de niveau universitaire chez nous.

Pour connaître l'homme, l'œuvre, et son influence, on dispose d'un bel ouvrage préparé sous la direction de deux collègues du Département d'histoire de l'Université Laval, Jean Hamelin et Nive Voisine. Il s'agit d'études d'histoire religieuse présentées en hommage à Philippe Sylvain à l'occasion de sa retraite de l'enseignement. Publié en 1985 aux éditions du Boréal Express, le livre offre une dizaine d'études approfondies sur le thème central des recherches de Sylvain. *Les Ultramontains canadiens-français* constituent en même temps une gerbe d'hommages de collègues, d'anciens étudiants et d'amis de celui qui enseigna pendant près d'un quart de siècle au Département d'histoire de Laval. Le premier chapitre, signé par Hamelin et Voisine, présente «Philippe Sylvain et son œuvre». Rédigé non sans la collaboration du héros de l'histoire, il renferme des renseignements inédits sur la personnalité et la carrière de l'homme et de l'historien. On y trouve aussi une bonne analyse de l'œuvre de même que des renseignements sur le rayonnement du professeur-chercheur. Ce volume d'hommage a fait l'objet d'un magistral article-compte rendu de Guy Laperrière, professeur à l'Université de Sherbrooke et spécialiste de l'histoire religieuse («Vingt ans d'ultramontanisme, en hommage à Philippe Sylvain», dans *Recherches sociographiques*, XXVII, 1, 1986, p. 79 à 100). Laperrière rappelle la place centrale de l'œuvre de Sylvain dans l'étude du phénomène ultramontain chez nous. À la même occasion, le connaisseur de l'histoire des idées qu'est Yvan Lamonde a donné un article bref et indispensable sur Sylvain et son œuvre dans *Le Devoir* du 25 mars 1985.

A handwritten signature in cursive script, reading "Pierre Savard". The signature is written in dark ink on a white background.